

renseignements ; et ce qui, d'ailleurs, rend votre défiance bien ridicule, c'est que les bois achetés par vous sont arrivés en parfait état ; je les ai soigneusement examinés ; ils sont rangés dans notre chantier, derrière notre grand atelier de scierie ; ils sont même déjà assurés contre tous les risques d'incendie... Continuez, je vous prie.

—Le reste de mon voyage n'offre malheureusement aucun intérêt. Vous avez exigé que je pousse jusqu'au centre de la Russie, jusqu'au Volga ; tout est là à l'état rudimentaire. Et je suis persuadé que, pendant plusieurs années, nos relations avec Riga et Saint-Petersbourg nous suffiront amplement. Ces deux derniers mois de mon voyage ont donc été perdus.

Michel s'arrêta. Saint Ermond lui demanda d'un ton indifférent :

—C'est tout ce que vous avez à me dire ?

—Oui, Monsieur.

—Eh bien, allez passer la journée avec votre mère, c'est justement un dimanche ; et vous viendrez demain reprendre votre poste, Adieu !... A demain !

Et il se leva, envoyant un salut hautain à son ingénieur. Il allait sortir, quand Michel l'arrêta en disant :

—Pardon, monsieur. Est-ce bien tout ce que, vous, vous avez à me dire ?

—Sans doute !

—Vous savez que je suis franc, monsieur de Saint-Ermond. Voulez-vous me permettre de vous poser une question ?

—Faites, monsieur.

—Je viens d'accomplir, pour vous, un long et pénible voyage. En arrivant à Paris, je n'ai eu qu'une idée : courir ici, pour vous voir, pour me mettre à votre disposition, si cela était nécessaire, sans avoir pris une heure pour embrasser ma pauvre mère... Et vous ne m'avez pas donné une poignée de main !

Saint Ermond se redressa avec beaucoup de hauteur et s'écria :

—C'est la première fois, monsieur, qu'un de mes employés se permet de me parler ainsi.

—C'est parce que je crois en avoir le droit, monsieur, répliqua Michel fièrement. Ces deux phrases avaient été prononcées de telle façon que tout le monde les entendit dans la cour. Joseph Bernier murmura :

—Ça ne va donc pas entre notre patron et notre ingénieur ?

L'industriel lançait des regards furieux à Michel.

—Cette fois, monsieur, est-ce bien tout ce que vous avez à me dire ? s'écria-t-il.

—Non, monsieur, j'ai encore une question à vous poser.

—Vous abusez singulièrement de mes instants, monsieur ! Vous savez très bien que je donne, ce soir, une grande fête, que je n'ai qu'une journée pour faire tous mes préparatifs...

—Oui, monsieur, je sais tout cela. Je sais que, le premier dimanche de mai, vous donnez toujours une grande fête. Et je ne vous cacherais pas que c'est pour être ici à cette date que j'ai voyagé jour et nuit.

—Je ne vous cacherais pas davantage que je ne vous attendais qu'au milieu de la semaine !

—Ainsi, quand vous m'avez dit : "A demain !" cela signifiait bien que vous ne désiriez me revoir que... demain ?

—Sans doute, monsieur.

—Jusqu'ici, monsieur de Saint-Ermond, vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à votre grande soirée.

—J'avais tort, et désormais, il n'en sera plus ainsi.

—C'est bien, monsieur, je n'ai qu'à m'incliner, et je le fais respectueusement...

—J'entends que tout rende dans l'ordre ! Et je vous prie de savoir désormais vous-mieux tenir à votre place.

—Je saurai m'y tenir, monsieur, soyez tranquille. Pardonnez-moi d'avoir provoqué cette explication ; elle était nécessaire. Je vous assure que je ne me serais pas attendu à un tel revirement.

—Que signifient vos paroles, monsieur ?

—Elles signifient, monsieur, que, depuis dix ans que j'ai eu l'honneur d'entrer dans votre maison, j'ai réussi, par mon énergie, à soutenir une entreprise qui serait tombée ; qu'au lieu d'exploiter pour mon compte les découvertes que j'ai faites, je les ai aban-